

# Chapitre premier

**A** 11 heures, ils demandèrent à Malin de se suicider. Ils l'amènèrent dans la suite princière, l'assirent sur le superbe lit de soie et de velours où il devrait s'allonger pour rendre son dernier soupir, et lui laissèrent, selon la tradition, une dague, un bol de breuvage aux épices et au miel et une fiole de poison. Puis ils s'inclinèrent et sortirent.

La grande porte de la chambre se referma derrière eux.

Malin resta seul.

Il avait quatorze ans.

Il demeura assis sur le bord du lit, regardant la table, la dague, la fiole. Il se sentait très petit dans cette chambre immense qui n'était pas la sienne. Elle appartenait à un de ses lointains cousins, un vrai prince, qui avait une vraie chance de monter un jour sur le Trône Immuable. Peut-être était-ce même la chambre de Makantha, un des plus proches héritiers. Comme Malin, Makantha n'avait pas quinze ans. Comme Malin, Makantha était de sang royal. Mais Malin avait grandi ignoré dans les ailes secondaires et les niveaux les plus bas du Palais. Malin avait reçu une éducation de second ordre, alors que Makantha était célébré, fêté, adoré. Il était l'héritier probable – et puis, il était si beau, si charmant.

Oui, c'était sans doute la chambre de Makantha. Les armoiries sur le mur correspondaient, ainsi que les couleurs des tapisseries.

C'était la première fois, et forcément la dernière, que Malin avait l'immense honneur de pénétrer dans un appartement princier.

Il prit la dague dans ses mains. Elle était simple, avec son manche en bois orné d'une incrustation d'or rectiligne. Malin allait devoir se l'enfoncer dans le cœur d'un coup sec... il fallait bien viser, entre les côtes, Malin y parviendrait facilement. Ses précepteurs n'étaient peut-être pas de premier

ordre, mais le jeune garçon avait de bonnes notions d'anatomie et il savait se battre. Il savait comment enfoncer une lame dans une poitrine, d'un coup rapide et net, pour tuer son adversaire. Il posa la pointe sur son cœur et appuya, un peu, pour qu'une goutte de sang perle. Il ne ressentait rien, ni peur ni regret, mais c'était parce qu'il savait qu'il n'allait pas frapper. Pas encore en tout cas. Ils avaient mené Malin dans cette chambre pour qu'il se suicide, mais il ne pouvait pas le faire, pas tout de suite, pas aussi vite. Voilà pourquoi ils vous laissaient un jour et une nuit. Pas pour vous permettre de faire « la paix avec le présent », ou d'« apprendre à se laisser glisser dans l'année éternelle », comme ils le prétendaient... mais pour vous donner le temps de trouver enfin le courage d'enfoncer la lame dans la chair.

Ou de boire le poison. On versait le liquide dans le breuvage au miel et aux épices ; il y avait du feu dans la cheminée, pour réchauffer le bol, si nécessaire. Les arômes de miel et d'épices dissimulaient en partie le goût amer de la décoction, mais ils ne rendaient pas plus faciles les instants qui suivaient. Comme tous au palais, Malin avait entendu les rumeurs courant sur les suicides rituels. Il était plus facile de boire le poison que de se frapper de la dague, disait-on, mais après, c'était pire. On se tordait et on vomissait tandis que le poison vous rongeaient de l'intérieur. Les serveurs disaient qu'ils avaient entendu des hurlements de douleur à plus de dix couloirs de là.

Malin reposa la fiole.

Il reprit la dague.

Puis il entendit du bruit dans le couloir.

Il reposa l'arme, courut vers la porte et posa son oreille sur le battant. Non, le bruit ne venait pas de son couloir, mais de plus loin... peut-être d'une intersection. Peut-être de la Cour des Noues, deux niveaux en dessous. La cour était grande, on y avait donné un banquet treize jours plus tôt, en l'honneur d'une victoire... Malin ne se rappelait plus – ou n'avait jamais su – laquelle. Il ne savait pas non plus quels ennemis étaient en cause. Les armées de l'Immuable avaient vaincu ; des rebelles, quelque part dans les Sept Îles, avaient été écrasés. Non, Malin ne savait plus ce que voulaient les rebelles, mais il se rappelait les tonneaux de vin qu'on avait roulés pendant la fête, il se rappelait la lumière dansante des bougies et des lampions, sous le ciel du soir, près des longues feuilles écarlates de la vigne. Malin n'était pas convié à la grande table, mais il avait dansé après, avec les autres, sous les colonnades, et il avait même obtenu un verre de vin d'or, un vin si cher qu'il était normalement réservé aux invités d'honneur. Il avait bu le vin, il avait senti son goût âcre et profond lui brûler la gorge, s'épanouir puis prendre un arrière-goût de cardamome et de cannelle.

Le goût de la vie.

Pouvait-il vraiment, derrière sa porte, percevoir les bruits venant de la Cour des Noues ? Pressant son oreille contre le battant, Malin crut entendre des éclats de voix, celles de deux hommes qui se disputaient. Et peut-être des pleurs de femme. On l'avait enfermé dans cette chambre, seul, pour qu'il y meure, mais dans le Palais la vie continuait.

Il écarta son oreille de la porte. La femme continuait à pleurer. Sûrement pas pour lui. Aucune femme ne pleurerait Malin quand on sortirait son cadavre de la chambre.

Quelle sensation étrange. Malin avait toujours cru qu'il aurait une histoire. Il en avait lu tant, des histoires, au deuxième niveau de l'immense bibliothèque : des légendes de rois et de guerriers, de héros et de généraux, des comptes-rendus de stratégie et d'assauts. Il avait appris par cœur des poèmes tragiques racontant des campagnes perdues, il avait récité devant des enfants hilares des discours de chefs de guerre à leurs hommes juste avant la bataille.

Mais son histoire se terminait là.

Les cloches du premier Tour sonnèrent, au loin.

Malin revint s'asseoir, au bord du lit.

Il regarda la tache sur son bras.

Ce matin, quand il s'était réveillé, la tache était là. Violette, légèrement boursouflée, déformant son avant-bras et son coude. Il n'avait pas pu la cacher : il dormait avec une trentaine d'autres personnes dans le dortoir. Ses compagnons étaient des membres mineurs de la famille royale, des visiteurs de moindre importance, ou des envoyés des guildes affectés aux finances de l'Immuable. La voisine de couche de Malin, Kassi, une femme d'une quarantaine d'années qui travaillait à l'approvisionnement, avait poussé un cri en apercevant la tache. Puis elle avait regardé Malin, navrée. Kassi était sèche et autoritaire, mais elle était loin d'être méchante, et elle avait compris avant le jeune garçon quel sort l'attendait.

Car Malin était membre de la famille royale. De la famille de l'Immuable.

Malin prit la fiole. Il la leva en direction de la fenêtre, il regarda le liquide doré chatoyer dans la lumière pâle. Le poison était un acide. Il percerait son estomac, se répandrait dans son corps, attaquerait ses nerfs. Ses membres seraient agités par des mouvements spasmodiques... puis Malin mourrait, un voile sombre, le repos après la souffrance. La douleur serait terrible, oui... mais le geste était simple, facile. Il n'aurait pas besoin de se percer la chair.

Et puis, il y avait une certaine noblesse dans l'acte de boire. Avaler volontairement un poison, déguster le liquide amer, en étant conscient des

conséquences... *Il y aurait*, pensa Malin, *de la beauté dans cette soumission aux lois de sa naissance.*

L'Immuable symbolisait la perfection, la beauté. L'Immuable se devait d'être parfait car l'état du royaume reflétait celui de son souverain, et toute tache sur l'Immuable se reflétait aussitôt sur les Sept Îles, comme une malédiction. Cette exigence de perfection se transmettait à tous les descendants de l'Immuable, aussi lointains soient-ils. Tout bébé imparfait – né avec une tache colorée, un membre tordu, une difformité – était aussitôt étouffé. Si, plus tard, une maladie laissait un enfant ou un adulte déformé – la Mort Rousse, par exemple, qui tuait quatre malades sur cinq et grêlait la peau des survivants de cratères rougeâtres –, la condamnation s'abattait aussi. Si l'enfant défiguré avait moins de onze ans, on le faisait discrètement disparaître ; s'il était plus âgé, il était considéré comme « de plein esprit » et il avait donc l'honneur de se voir proposer, comme Malin, le suicide rituel.

La loi était bien sûr applicable aux adultes. Si un membre de la famille royale partait à la guerre et revenait avec une cicatrice, lui aussi était enfermé dans un appartement princier, avec la fiole et la dague.

La loi s'appliquait même à l'Immuable, et...

Quelqu'un courait dans le couloir.

Quelqu'un courait dans le couloir, et, fronçant le nez, Malin crut sentir une imperceptible odeur de fumée.

Il se leva de nouveau, hésita. C'était étrange. Les appartements princiers étaient au septième niveau du Palais, le plus élevé – si on exceptait la tour de l'Immuable –, et l'endroit était calme et protégé. Les couloirs étaient gardés, solennels. Ce n'était pas un endroit où on courait.

Le bruit des pas se fit plus fort. Il passa devant la porte, puis s'affaiblit et disparut.

Malin attendit, espérant vaguement qu'il se passe quelque chose, n'importe quoi.

Rien.

Il fit trois pas dans la pièce, huma l'air, cherchant à retrouver l'odeur de fumée. Mais elle avait disparu, ou il avait rêvé. Et puis, tout cela n'avait aucune importance, il se trouvait des prétextes, c'est tout, des prétextes pour que son esprit s'égaie, pour penser à autre chose... Mais tout cela était inutile. Car quand Malin revenait à la réalité, il était toujours seul, dans la chambre.

Devant la table.

La dague, ou le poison.

Le poison, ou la dague.

Ça aussi c'était étrange, plus encore que les pas dans le couloir. Que la

vie, les quatorze années d'existence de Malin se résument à un choix.

La dague, ou le poison.

Un seul choix.

*Tu en as un autre...*

La pensée traversa l'esprit de Malin comme un éclair, bouleversant tout sur son passage. Le jeune garçon tenta de la rejeter – elle était ridicule, impossible – mais elle resta là, quelque part, tapie dans le noir.

Tu as un autre choix. Celui de ne pas te tuer.

C'était absurde. C'était... Malin n'avait pas de mot pour décrire à quel point l'idée était choquante. La pensée entrait en contradiction avec sa culture, son éducation, sa nature. Les lois étaient immuables comme l'étaient le Palais, les Sept Îles, l'Immuable lui-même. Les lois existaient depuis la nuit des temps, immobiles et éternelles comme les rouages des Horloges Arrêtées, elles existaient depuis que la magie avait disparu et que les Sept Îles suivaient les règles des Heures du Grand Jour Serein. Les lois réglaient les castes et leurs activités, les accroissements et les réductions de populations, les sacrifices humains; les lois s'appliquaient dans chaque cité, chaque village, chaque hameau de l'Archipel. À cet instant, une nouvelle odeur de brûlé sembla se répandre dans l'atmosphère, plus forte cette fois, mais Malin l'ignora, il avait trop honte, honte de sa pensée ignoble, blasphématoire, et pourtant l'idée restait là, refusait de partir... De toute manière, se dit Malin, c'était ridicule... Même s'il avait voulu fuir – et ce n'était pas le cas, il ne faisait que jouer avec la pensée honteuse pour mieux s'en éloigner –, même s'il avait voulu fuir il ne l'aurait pas pu, la porte de la chambre était verrouillée, il était enfermé...

... sauf que, bien sûr, il avait la dague, et avec la dague il pouvait creuser le bois autour de la serrure, ou la forcer, et sortir...

... Et après? C'était de la folie. Une fois hors de la chambre, Malin serait toujours dans le Palais, un palais où tout être humain qu'il rencontrerait – garde, serviteur, ancien compagnon de jeu – se transformerait en un ennemi mortel. Il aurait franchi le seuil de la pièce, oui, mais il serait pris au piège dans la cité interdite du Palais, dans le labyrinthe de ses étages, de ses escaliers, de ses cours...

*... Mais il n'y a pas que le Palais, dit la petite voix née de l'idée monstrueuse, de l'idée scandaleuse et sale de la fuite. À l'extérieur, il y a la Cité-Mère, immense, où tu pourrais te perdre, où personne ne te retrouverait...*

... Non. Jamais il ne parviendrait à sortir. Les portes du Palais seraient fermées, elles seraient closes et gardées... Et soudain Malin rejeta la démence, il se rassit sur le lit, tremblant, enfiévré, fou de honte.

Comment pouvait-il? Comment avait-il pu laisser une telle pensée

pénétrer son esprit? Il eut envie de se cacher, d'enfourer son visage dans les rideaux du baldaquin... de mourir, là, sur place, de se dissoudre dans l'obscurité pour que nul ne sache quelle folie lui avait effleuré l'âme. Si les Hâmans – les Prêtres qui l'avaient enfermé après que les Scruteurs de Peau eurent inspecté la tache – revenaient dans la chambre, ils liraient dans son esprit, Malin en était sûr. Ils liraient dans son esprit et ils sauraient. Ils sauraient que Malin avait pensé fuir, qu'il avait pensé trahir, trahir son sang, son rang... Pire encore, et à cette idée le visage de Malin s'empourpra, peut-être savaient-ils déjà. Peut-être les Hâmans n'avaient-ils pas besoin de venir dans la chambre. Peut-être avaient-ils entendu, senti, dans leurs Chambres Immaculées au cœur du Grand Temple, sur l'Esplanade Noire, peut-être étaient-ils déjà en route pour venir le chercher...

Et Malin resta recroquevillé, la tête entre les genoux, secoués de tremblements terribles, attendant les coups sur la porte qui annonceraient l'arrivée des Hâmans. Il ferma les yeux, serra les paupières de toutes ses forces, essayant de fondre, de disparaître, de ne plus exister...

... Une éternité passa...

Les cloches du deuxième Tour de l'après-midi sonnèrent.

Puis celles du troisième.

Malin ouvrit doucement les yeux.

Rien.

Personne n'était venu.

La chambre était toujours la même.

Sur la table étaient posés la dague et le bol.

Le fer, ou le poison.

Un haut-le-cœur le saisit, mais il s'obligea à ne pas détourner le regard. Il se redressa, descendit du lit, avança jusqu'à la table. Il était temps. Il avait trop hésité, trop laissé parler la faiblesse.

Avançant la main, il caressa la dague. Le contact du bois était doux sous ses doigts, presque sensuel, et soudain Malin eut envie de pleurer. Oh, si seulement... si seulement il pouvait vivre, si seulement les événements du matin n'étaient qu'un cauchemar – et il revit les Scruteurs de Peau inspecter chacun des occupants du dortoir, mais seul Malin était touché, et nul ne connaissait l'origine de la tache violette.

... Si seulement il y avait un moyen de vivre...

... Et la petite voix s'éleva de nouveau, celle que Malin avait réussi à étouffer, lui disant que peut-être il y avait un moyen, et l'esprit de Malin se remit à chercher... Ses pensées travaillaient seules, échappant à la volonté de leur propriétaire, et Malin, écarlate, mit les mains sur ses tempes pour essayer de les faire taire, sans succès... Les pensées dansaient, couraient, et

il était impuissant, il allait être puni, les Hâmans sauraient, mais pourtant, pourtant ses pensées continuaient, étudiant, réfléchissant, comme si elles avaient une âme propre... Les Portes du Palais seraient gardées, oui, mais il y avait tant d'issues, que le Palais soit un labyrinthe pouvait jouer en sa faveur, peut-être pourrait-il s'échapper par une des sorties des communs, par les cuisines, par la mer...

Quelque part, loin dans les profondeurs du palais, des cris s'élevèrent.

Malin sursauta. L'odeur de fumée était omniprésente ; perdu dans ses pensées, il ne l'avait pas remarquée, mais il ne rêvait pas, cette fois, c'était certain. On courut encore, pas devant la porte de la chambre, mais plus loin, sans doute dans un couloir adjacent. Deux personnes, peut-être trois. Comme s'il y avait une poursuite.

Cette fois, Malin comprit, avec une certitude absolue, que quelque chose n'allait pas.

Il se passait quelque chose dans le Palais. Quelque chose de grave. On ne criait pas, on ne courait pas ainsi dans la demeure de l'Immuable... enfin si, bien sûr, parfois on courait, parfois on criait, quand les serviteurs étaient en retard, ou quand un messenger était pressé, où s'il y avait une dispute, ou une fête, et une fois Malin lui-même, quand il avait huit ans, avait couru comme un dératé dans les couloirs de l'Aile aux Eaux, parce qu'il avait frappé Makantha au visage... Makantha avait huit ans lui aussi, à l'époque, et il avait insulté Malin. Par bonheur, le coup de Malin n'avait pas laissé de marque. Makantha avait paru plus surpris que fâché, mais il était protégé par sa bande, un groupe de garçons de treize à seize ans qui avaient pris Malin en chasse avec l'intention de lui faire la peau, et Malin avait dû courir tout l'après-midi pour leur échapper. Enfin le précepteur de Makantha était intervenu et avait proposé un combat rituel, main gauche attachée derrière le dos, main droite ouverte pour ne pas créer d'hématomes irrémédiables. Un combat opposant Malin à Makantha, pour régler la dissension.

Malin avait perdu, bien sûr.

Makantha était trop bien entraîné.

... Oui, on courait parfois dans le Palais, mais pas souvent, et pas au septième niveau, et pas dans l'Aile des Princes, et on ne criait pas non plus, et...

... et il se passait quelque chose, Malin le sentait, dans toutes les fibres de son corps. Cela faisait quatorze ans qu'il vivait dans les lieux. Le palais avait un rythme, une respiration, si familière à Malin qu'il la confondait avec la sienne, et aujourd'hui, même ici, même caché dans les profondeurs de la chambre, il savait que ce rythme était perturbé.

Soudain, la tache violette sur l'avant-bras de Malin se déforma, lui mordant la peau. Elle s'agrandit brusquement, rongé avec une brûlure

atroce la chair du coude à l'épaule.

Hurlant de douleur, Malin trébucha, puis se rattrapa aux montants du lit, la respiration courte. Il regarda son bras. En moins d'un battement de cœur, la tache avait doublé.

Malin resta là, haletant, à la regarder. La tache ressemblait à une brûlure... sauf qu'il ne s'était pas brûlé. Et une brûlure ne s'étendait pas, toute seule, comme ça, sans cause. La surface violacée était dure, brillante, d'une teinte écoeurante. Une maladie? Une peste? Jamais Malin n'avait entendu parler d'une maladie qui ait cet effet... Et si la tache croissait encore? Et si elle atteignait son cou, son visage, ses yeux?

Et soudain Malin sut qu'il voulait vivre.

Il se précipita vers la porte, tenta de l'ouvrir. Elle était verrouillée, et le battant était tellement lourd qu'il arrivait à peine à le faire bouger, mais il le secoua désespérément, une sueur froide se formant sur son front. Puis il recula d'un pas, pleurant presque, secoué par des tremblements nerveux.

Il ne voulait pas mourir... Il ne voulait pas mourir...

C'était à cause de l'idée – la pensée absurde et mauvaise, qui n'aurait pas dû naître. Cette idée qu'il avait un troisième choix. Pourtant, si la tache se développait, s'il avait une maladie, une peste, alors raison de plus pour se suicider, mais l'idée du choix avait tout changé, elle avait tout gâché... D'une certaine manière l'idée était comme la tache, sa seule présence avait tout bouleversé, elle avait changé la donne et rien ne pouvait plus l'effacer.

L'estomac de Malin se tordit de panique et de douleur.

*Arrête. Si tu veux vivre, arrête. Contrôle ta peur.*

*Réfléchis.*

Malin fit quelques pas dans la chambre, lentement, s'obligeant à respirer. Un de ses précepteurs lui avait appris une technique pour garder son calme avant une épreuve. Il fallait se regarder dans un miroir, s'imprégner de son image dans le présent, sentir l'immuabilité du temps. Il y avait forcément un miroir dans la chambre de Makantha; Malin chercha, son cœur cognant dans sa poitrine, la tache violette le brûlant maintenant plus fort – ou était-ce son imagination? –, et il le trouva enfin, un miroir tout simple, ovale, accroché au mur près du lit.

Prenant une profonde inspiration, il se mit debout devant la glace.

Mais la sérénité ne revint pas. Son reflet n'avait rien de rassurant. Malin ne voyait devant lui qu'un garçon gracile, le bras gauche déformé – la tache ne lui avait pas simplement rongé la peau, elle avait aussi tordu l'os... Un jeune garçon aux yeux noirs écarquillés par la peur, sa peau dorée blafarde de terreur.

Malin ferma les yeux.

*Réfléchis.*

Il pouvait creuser le bois avec la dague, faire sauter la serrure. Ensuite... Ensuite il fallait qu'il prévoie une issue, un plan... Et s'il rencontrait quelqu'un? Et la tache?

Il s'obligea à marcher, à arpenter la chambre. L'odeur de fumée s'était légèrement dissipée. Malin tremblait de plus en plus fort. Son ventre était si crispé qu'il lui faisait mal.

Et la tache, il ne pouvait rien faire pour effacer la tache, mais peut-être s'arrêterait-elle de grandir, peut-être que la maladie allait s'en tenir là... Bien sûr, dans un monde où la perfection était la norme, Malin serait marqué pour toujours, il vivrait comme un paria, un sous-homme, une créature monstrueuse sur laquelle les gens jetteraient des pierres, mais...

Un cri résonna derrière la porte.

Malin fit un bond en arrière.

Le cri était hideux, inhumain. Il monta, haut, très haut, passant dans les aigus, devenant à chaque instant plus abominable, plus irréel et plus puissant à la fois, comme dans un cauchemar.

Puis il s'interrompit.

Alors une griffe descendit lentement le long de la porte.

Le bruit était caractéristique, identifiable. Là, à quelques mètres de Malin, sur la porte de la chambre luxueuse du prince Mankantha, quelque chose était en train de faire crisser lentement, très lentement, ses ongles sur le bois.

Malin resta figé, sans pouvoir bouger, sans pouvoir respirer. Une sueur froide perlait le long de son dos. Même son cerveau était glacé. Il était incapable de penser, de réfléchir... de se demander d'où venait cette chose qui grattait, ce qui se passait au palais, ce que tout cela signifiait. Le monde était devenu fou, non, il était devenu fou, c'était la seule explication...

À moins que...

À moins que ce soit la Mort. À moins que la créature soit la Mort venue le chercher, parce qu'elle savait que Malin avait décidé de ne pas se suicider. Peut-être qu'il n'était pas le seul à avoir voulu s'échapper. Peut-être que les autres condamnés, ceux auxquels on demandait de se tuer, ne voulaient pas le faire, et alors la créature les entendait, la créature arrivait, la Mort, elle perçait le bois avec ses griffes, elle déchirait le battant, elle entraît dans la chambre avec ses yeux globuleux, son corps squelettique et violacé – car le violet était la couleur de la mort, la couleur écœurante de la chair perversie...

Et soudain Malin bondit à travers la pièce. Il attrapa la dague et, agitant la lame, il hurla de toutes ses forces :

— Va-t'en !!! Tu ne me prendras pas !! Je me battrai et je te tuerai !!! Tu ne me prendras pas !!

Sa voix sonnait aiguë et juvénile à ses propres oreilles. La dague paraissait dérisoire, avec son minuscule manche en bois et sa lame pas plus grande que sa main.

— Tu ne me prendras pas !!!

La griffe s'immobilisa.

Un silence.

Puis, un bruit de frottement, comme si quelque chose s'éloignait.

Le silence retomba dans la chambre.

Malin sentit une substance humide sur son visage, sur ses joues, et mit un moment avant de se rendre compte que c'étaient des larmes. Puis, sans plus hésiter, sans plus réfléchir, il serra la dague et entama le bois autour de la serrure. Il gratta de toutes ses forces, avec la pointe d'acier, faisant un cercle maladroit autour du fragile mécanisme en cuivre. La porte n'était pas très épaisse, et la serrure guère sophistiquée. Ce n'était qu'une chambre, après tout, pas une prison, juste la chambre d'un prince plus beau, plus noble et plus chanceux que Malin, un prince qu'on n'avait jamais eu aucune raison d'enfermer. Malin travaillait avec rage maintenant, les larmes de peur et de haine coulant sur ses joues, et soudain la lame de la dague se coinça dans la serrure, et Malin tira pour la dégager, puis poussa, poussa de toutes ses forces... La serrure craqua et sauta, arrachant une partie du bois avec elle.

La porte pivota sur ses gonds.

Malin demeura debout, immobile, l'arme à la main. Il lui semblait que s'il faisait un seul mouvement, s'il respirait, la créature tapie dans le couloir allait lui sauter dessus et le dévorer.

Rien.

Malin fit un pas.

Le couloir était vide. En face de la porte se trouvait une tapisserie, de couleur pourpre et or, représentant les exploits de l'Immuable. Le sol était en marbre. D'autres portes s'ouvraient plus loin, sur d'autres chambres, appartenant à d'autres princes.

Pas une âme en vue.

La lumière de l'après-midi entrait par la fenêtre. Dehors, le ciel était bleu. Malin avança d'un pas, la dague toujours levée, la tache violette lui brûlant le bras. Il descendit les manches de sa chemise pour la dissimuler.

Pas de créature aux longues griffes. Personne. Sans doute avait-il rêvé. Il avait eu si peur que son esprit avait créé des illusions, des cauchemars. Oui, un cauchemar. Il n'y avait pas de créature dans le Palais... il n'y avait que des hommes, qui étaient bien assez dangereux comme ça. Malin avait rêvé, voilà

tout. Évidemment, il y avait une façon simple de le vérifier. Il suffisait qu'il se retourne, qu'il regarde derrière le battant de la porte de la chambre, pour voir s'il y avait des traces de griffes...

Malin ne se retourna pas.

Non. Le soleil, dehors, rendait absurde ce qu'il avait vécu à l'intérieur de cette pièce obscure.

Malin tendit l'oreille, à l'affût des voix, des gardes.

Personne.

Ses mains tremblaient. Il fit un nouveau pas. La peur ralentissait ses mouvements, mais il fallait qu'il avance. Il prit une profonde inspiration, s'obligea à marcher.

Il tourna au coin, arriva à l'intersection, et c'est là qu'il découvrit les cadavres.

# Chapitre 2

Des hommes, des femmes, des enfants. Des dizaines de cadavres, aux corps et aux visages déformés par des taches violacées similaires à celle qui rongait le bras de Malin. Les premiers corps étaient allongés sur le sol, en ligne, en ordre parfait sur le parquet vernis. Les autres avaient été jetés en tas près du mur nord.

La fumée entrait par la fenêtre ouverte, portant une odeur écœurante de chair brûlée.

Malin resta debout, sur le seuil, serrant sa dague. Puis il fit un pas en avant. Des habitants du Palais, c'étaient des habitants du Palais qui gisaient là par terre ; Malin reconnut un habit de concubine, un uniforme de soldat, des robes de service. Il enjamba une femme superbement vêtue, portant à son poignet un bracelet orné d'opales, les pierres réservées à la famille royale. Le visage de la femme était défiguré par la tache violette, mais ce n'était pas la tache qui l'avait tuée.

On lui avait tranché la gorge.

À elle, comme aux autres qui gisaient là... aux petits garçons comme aux gardes, aux serviteurs et aux courtisans. On leur avait tranché la gorge à tous, de manière nette, comme à des victimes de sacrifice. Une fois par lune, les Hâmans prenaient les êtres dont le destin était d'offrir leur souffle à l'Immuable – parfois des animaux, parfois des humains, surtout s'il y avait eu un excédent de naissances dans la ville basse. Ils allongeaient leurs victimes sur l'autel, droguées pour qu'elles ne se débattent pas, et le Hâman à la lame leur tranchait le cou d'un geste vif et professionnel.

C'était ce qui était arrivé aux victimes, là, par terre. On les avait tuées, puis on avait allongé leurs corps, les uns à côté des autres, dans cette salle

inondée de soleil... avant qu'il n'y ait plus de place et qu'on décide de les jeter simplement en tas.

Le vent tourna, l'odeur de brûlé se fit plus forte...

Quelque chose bougea derrière les cadavres.

Malin fit un bond en arrière.

Rien.

Rien. Le bruit n'avait existé que dans son imagination. Pourtant il aurait juré avoir entendu quelque chose, il aurait juré que quelque chose – une créature, lui souffla son imagination, la créature, celle qui avait griffé la porte – avait rampé, puis soufflé derrière le tas de corps amoncelés.

Il écouta de nouveau.

Rien.

Malin se remit à trembler. Il était parmi les morts, entouré de morts, qui décoraient la pièce comme des statues grotesques. La situation était irréaliste; il avait envie de hurler mais les cris restaient piégés dans sa gorge... Il rêvait sans doute, peut-être était-il encore dans la chambre de Mankantha, porté par le délire...

Soudain une image passa dans son esprit. Un souvenir. Celui d'un dessin au crayon représentant un monceau de cadavres amoncelés, exactement comme celui-ci. Un dessin qu'il avait vu dans un livre, des mois auparavant, des années peut-être...

L'idée du dessin s'évanouit aussi vite qu'elle était venue et Malin avança entre les corps, la vision brouillée, l'esprit au ralenti. Les morts étaient récentes, le sang qui avait coulé des gorges ouvertes finissait à peine de coaguler. La peau des cadavres était rongée par les plaques violettes. Les traits des visages étaient déformés, comme si les taches les avaient brouillés, pourtant Malin en reconnut certains. Une femme âgée, aux cheveux très noirs, la nièce d'un des Grands Maîtres. Elle gisait aux côtés d'un homme dont Malin ne connaissait pas le nom, un messager obscur qui portait des missives dans les Hauts Niveaux. Qu'une femme de rang puisse côtoyer, même dans la mort, le corps d'un messager ajoutait à l'absurdité de la scène. Sentant sous sa chemise la tache violette pulser sous sa peau, comme un appel, Malin se pencha pour toucher la joue pâle de la femme morte...

Quelque chose chuinta derrière lui.

Malin se retourna en hurlant.

Rien.

Mais cette fois-ci, il en était sûr, il n'avait pas rêvé. Il y avait quelque chose. Il fit un pas en arrière. *C'est un cauchemar*, se répéta-t-il, *un délire, rien de tout cela n'est réel...*

Alors la créature attaqua.

Elle se laissa tomber du plafond où elle s'était dissimulée et atterrit sur les épaules de Malin, plantant ses dents pointues dans son cou. Malin hurla, tomba à la renverse, tentant de les arracher à sa chair ; il roula par terre tandis que la créature lui labourait le dos avec ses griffes, chuintant et grognant. D'un geste convulsif, il frappa au hasard avec sa dague, puis, attrapant la créature par le cou, il frappa encore, et par miracle cette fois la lame toucha sa cible, pénétra dans la chair violette du monstre. Malin enfonça la lame plus profondément, sanglotant de douleur... La créature lâcha prise, libérant sa proie, puis elle disparut entre les cadavres avec un léger bruit de pattes.

Malin se releva, tremblant, secoué par la nausée. Un vertige le saisit. La créature allait revenir. Il trébucha, leva sa dague pour parer une nouvelle attaque...

Trop tard.

La créature, qui avait escaladé les corps, bondit sur la poitrine du jeune garçon avec un cri strident. Malin tomba par terre, et eut juste le temps d'apercevoir des yeux très bleus, ceux de la Mort venue le punir, venue le chercher...

Des doigts squelettiques se refermèrent sur sa gorge.

— Malin!

Des dents s'enfoncèrent dans son cou.

— Malin ! répéta la voix, une voix masculine que Malin connaissait bien.

La créature fut arrachée de sa poitrine, et la douleur cessa. Malin s'assit, la vision brouillée, avalant l'air à grandes goulées.

Il entendit la créature feuler, puis un bruit de coup – une lame frappant la chair. Un nouveau feulement douloureux... des petites pattes s'enfuyant sur le parquet...

Sa vision s'éclaircit.

— Merci, balbutia-t-il. Merci, Jan-Ka.

Jan-Ka tendit la main pour aider Malin à se relever. Puis, essuyant son épée sur les vêtements d'un mort, il regarda autour de lui pour s'assurer que la créature n'allait pas revenir. Fils d'un Haut Gardien du Palais, Jan-Ka avait suivi les traces de son père et portait maintenant l'uniforme noir et argent des apprentis. Malin et lui avaient été éduqués ensemble, ils avaient souvent joué dans les Moyens Niveaux, quand ils étaient petits. Puis, deux ans auparavant, Jan-Ka avait commencé l'entraînement. Il était devenu moins disponible, mais Malin et lui se croisaient encore parfois.

— Merci, répéta Malin, se frottant la gorge. J'ai bien cru...

Le sang coulait dans sa gorge. Il toussa, et son ami lui tapa sur le dos pour l'aider à cracher.

— Quelle saloperie, jura Jan-Ka en levant son épée dans la direction où la créature avait disparu. Dire que je l'ai laissé s'enfuir... (Il s'accroupit aux côtés de Malin et lui palpa le cou.) Comment tu te sens? Pas trop amoché?

— Ça va, articula Malin. Enfin... je crois.

— Tu l'as reconnu? demanda Jan-Ka.

Malin hocha la tête. Oui, il avait reconnu la créature. Quand elle lui avait sauté sur la poitrine, quand ses grands yeux bleus s'étaient plantés dans les siens... Ce n'étaient pas les yeux d'un monstre, mais ceux d'un enfant. Un enfant que Malin avait vu courir dans les entrepôts, qu'il avait pris sur ses genoux, auquel il avait donné, parfois, du raisin, des fruits, des gâteaux.

Lou. Le petit Lou, le quatrième fils de Mía, qui travaillait aux cuisines. Bien que née dans les quartiers sordides de la Cité-Mère, Mía avait atteint un certain statut au Palais grâce à sa beauté. Ses quatre fils aidaient parfois au service.

Lou était le plus jeune. Il avait six ans, une petite tête bouclée, un sourire heureux... et de grands yeux affectueux et tendres.

— Lou, dit doucement Malin. Qu'est-ce que... qu'est-ce qui lui est arrivé?

Jan-Ka secoua tristement la tête.

— Personne ne le sait. Chez certains, le processus est plus rapide.

— Le processus? répéta Malin sans comprendre.

Jan-Ka continua:

— Si on ne les tue pas, la maladie les déforme complètement... d'abord le corps, puis l'esprit. Les taches violettes apparaissent, les os se tordent, les griffes poussent... La démence les saisit et il faut les abattre... Chez Lou, ça n'a pris que deux heures. (Sans remarquer l'incompréhension dans le regard de Malin, Jan-Ka continua :) Les Hâmans viennent de donner de nouveaux ordres. Tous ceux qui sont atteints par la peste doivent être abattus aussitôt. Même si l'esprit paraît sain, même si la tache violette est toute petite...

D'un air dédagé, Malin se tourna vers la fenêtre, puis, discrètement, il passa la main sur sa manche pour s'assurer que sa chemise dissimulait bien sa tache. Son esprit tournait à toute vitesse. Jan-Ka s'était adressé à lui de manière très naturelle. Comme s'il ignorait que Malin aurait dû être mort... comme s'il ne savait pas que, le matin même, son ami avait été condamné au suicide.

Or, en temps normal, une telle nouvelle faisait le tour du Palais. Un sujet de discussion parfait pour égayer les longues heures de corvées. Si Jan-Ka l'ignorait, cela voulait dire que quelque chose de bien plus important était arrivé juste après la condamnation de Malin... Quelque chose qui avait rendu son « suicide » complètement secondaire.

— Une peste, répéta Malin. Une épidémie... Depuis... depuis combien de temps... Quand s'est-elle déclarée?

Jan-Ka le regarda, étonné.

— J'étais à la bibliothèque, reprit Malin très vite. J'y suis allé à l'aube, et j'ai passé la journée au troisième étage. Pour y trouver des ouvrages... de médecine, pour Benij... le successeur de Shoaan, improvisa-t-il. Je viens juste de sortir, et je suis tombé sur... sur ce tas de cadavres... Je ne comprends rien, Jan-Ka. Je ne suis au courant de rien.

Soudain, à la mention de la bibliothèque, l'image s'imposa de nouveau à l'esprit de Malin. Un dessin. Il y avait un dessin, Malin en était sûr. Un dessin au crayon, représentant un tas de cadavres déformés et tachés, déformés exactement comme ceux-ci...

Un dessin qu'il avait vu, dans un livre... longtemps auparavant...

Malin pouvait presque sentir le poids de l'ouvrage dans ses mains, la texture du papier, l'odeur entêtante du cuir.

Jan-Ka ne remarqua pas sa distraction.

— Eh bien, Malin, tu as une chance incroyable. En t'envoyant faire des recherches, Benij t'a sans doute sauvé la vie. L'épidémie s'est déclenchée vers midi, avant de se répandre dans le Palais avec une vitesse incroyable. Des taches violettes, des déformations... d'abord physiques, puis mentales. Les taches violettes croissent; les victimes deviennent monstrueuses, puis folles... La vitesse de l'altération varie. (Jan-Ka soupira.) Descends vite, ajouta-t-il en agitant son épée vers la gauche, vers l'escalier. Les Hâmans font des inspections corporelles pour séparer les contaminés des gens sains. Ils achèvent les malades, et envoient les autres en sécurité, dans les jardins suspendus... Tu devrais y aller. Ils te mettront dans les jardins.

— Les habitants sains... Ils les évacuent? Dans la Cité-Mère?

Malgré le danger, malgré la tache sur son bras, Malin n'arrivait pas à se concentrer. Le dessin lui revenait à l'esprit de façon obsédante, il y avait là quelque chose, quelque chose d'essentiel, Malin le sentait. Il y avait un livre, il se revoyait maintenant, plus jeune, tournant les pages, fasciné; il y avait d'autres illustrations, des écorchés au corps tordu, aux os pervers...

Dans le livre, ils expliquaient que les taches violettes et les déformations n'étaient pas une maladie. Qu'elles étaient dues...

Malin fronça les sourcils, tentant de se souvenir. La ligne dansait devant ses yeux.

*Les déformations sont dues...*

— Évacuer les habitants? Dans la Cité-Mère? s'écria Jan-Ka. Certainement pas! Les Portes du Palais sont bouclées; il est hors de question de laisser sortir qui que ce soit. Il faut tout faire pour que l'épidémie soit jugulée ici...

*Les déformations sont dues...*

— ... à la présence d'un Démon, conclut Malin, tout haut.

Jan-Ka fronça les sourcils, étonné, et Malin répéta, tandis que les souvenirs se mettaient en place comme un puzzle.

— Un Démon. Un Démon!!! J'ai lu un livre, Jan-Ka... Ce n'est pas une maladie, dit-il en criant presque, tant la conscience d'avoir mis le doigt sur un élément majeur le transportait. Ce n'est pas une peste! Je me souviens... Il y a un livre... dans la bibliothèque, dans les rayons de l'Avant... Je l'ai lu il y a quelques années. Il y avait des gravures... Tout ça, reprit-il en désignant les cadavres. Ce n'est pas une épidémie! Ce n'est pas contagieux! Les déformations sont dues à l'apparition d'un Démon...

Malin baissa la voix en prononçant le dernier mot, comme s'il ne voulait pas attirer l'attention de l'entité. Il frissonna, s'attendant à un signe... un vent glacé, un grondement, un présage prouvant qu'il avait raison...

Mais il n'y eut ni grondement ni courant d'air. Juste Jan-Ka, qui le fixait, les yeux ronds.

— Un Démon!?

Malin hocha la tête.

— Avant la disparition de la magie, tenta-t-il d'expliquer. Dans le temps... le temps de l'Avant. Il y avait des... des Démons, tu te souviens? Dans les légendes? (Aucune lueur n'apparut dans le regard de Jan-Ka, et Malin continua, le cœur battant :) Des Démons. Qui apparaissaient, déformant la réalité autour d'eux, tordant les corps et les esprits... Tu venais avec moi, dans la bibliothèque, parfois. Nous lisions ces livres en attendant les cours. Tu ne te souviens pas?

— Ce sont des contes! protesta Jan-Ka, des bêtises pour enfants!